

LA VACHE DU ROCHER

Depuis plus de quatre ans que les allemands étaient là et bientôt neuf mois que le pays était empoché, personne ne s'était habitué mais on avait appris à faire avec. A la porte de chaque maison s'inscrivait le nom du propriétaire et le nombre de ceux qui étaient censés vivre sous son toit. Cela n'empêchait pas que l'on cache à l'occasion tel ou tel qui cherchait à franchir la Vilaine. Les soldats réquisitionnaient le beurre, la farine et les pommes de terre dans les fermes, mais cela n'empêchait pas qu'on batte la crème la nuit venue, qu'on planque le pain et les patates sous les tas de bois et même, parfois, un vélo sous la paille ou un vieux fusil dans le fond d'un four à pain. Les occupants allaient et venaient de la kommandantur des Sables aux caches creusées dans les bois du château de la Cour. La roulante installée sous les tilleuls et les chênes du pays fumait comme il se doit à l'heure de la soupe, et les gamins avaient rapidement appris qu'en temps de guerre les bêtises de gosses, chapardages ou franchissements de clôtures, ne se soldaient pas simplement par une paire de gifles ou un bon coup de pied aux fesses. Pas question d'aller musarder sur les bords de l'Isac où, de postes de garde en poste de garde, couraient les fils de fer reliés aux goupilles des grenades. On entendait de temps à autre des échanges de tirs de mitrailleuses de part et d'autre de la frontière des marais. Le pays s'était grossi de réfugiés fuyants les bombardements de Saint-Nazaire, d'où, certaines nuits, montaient les lueurs des projecteurs et des fusées traçantes dans le vacarme sourd et lointain des explosions. Une femme étendait et ramassait son linge

chaque jour, sans souci de la pluie ou du soleil, juste comme un signal qui indiquait en face la présence ou l'absence de l'ennemi. L'héroïsme, comme la lâcheté, pouvait être minuscule et quotidien. On savait la France presque'entièrement libérée. Bientôt les terribles soldats iraient mugir ailleurs que dans nos campagnes. La fin était proche, personne n'en doutait plus. Mais Dieu ! que la fin était longue à venir !

Cette nuit-là, quand les sirènes se mirent à hurler, les pères se levèrent et les mères réveillèrent les enfants. Le temps de prendre un pull et une couverture, toute la famille, et ceux qui vivaient alors sous son toit, se retrouvèrent dans la tranchée que les hommes avaient creusées au près de la ferme en guise d'abri. Ce n'était qu'un trou avec quelques buttes de terre en guise de bancs pour s'asseoir, comme on en avait ouvert des kilomètres et des kilomètres dans la Marne et dans la Somme, à peine trente ans auparavant. Les vieux n'avaient pas oublié. On ne s'y rendait pas à chaque alerte, habitués à entendre tomber les bombes sur la base de sous-marins à Saint-Nazaire, si loin que c'était presque devenu un autre monde, mais cette nuit-là, peut-être parce que tout le monde sentait bien qu'après l'interminable commencement de la fin on touchait au vrai dénouement, on n'aurait su être trop prudent.

"Tous aux abris, et pas de traînards !" pressait un ancien de la Grande Guerre. Et pour convaincre les retardataires, il racontait le drame d'un camarade tué d'un éclat de schnarpell à quelques heures de l'armistice de 1918.

Les sirènes mugissaient dans la nuit. Leur musique sombre et profonde disait à la fois la peur et l'espérance. La poche allait crever, c'était certain et tous l'espéraient. Dans quel fracas et avec quels dégâts ? Tous les redoutaient.

Il y avait dans l'abri, ce soir-là, des gens d'ici et des gens d'ailleurs. Les temps n'étaient pas à se demander lequel était de souche et lequel hors-venu. On se serra les uns contre les autres, cherchant dans la nuit le vrombissement des avions, guettant les rafales sur les bords de l'Isac où crevait la poche sous la pression des Partisans. On imaginait le ballet des camions quittant leurs caches, les cavalcades et les cris autour de la Station. Les bottes des hommes aux colliers de chiens claquèrent dans la boue du chemin, à deux pas. On retint son souffle. On pria pour le beurre, la farine et les patates cachées sous le bois, pour le vélo sous la paille et le fusil au fond du four à pain. On pria aussi pour les hommes, ceux qui larguaient les bombes aux commandes de leurs avions et ceux qui allaient les prendre sur la tête dans leurs immeubles de Saint-Nazaire. Et même pour ce gars en vert de gris qui pleurerait tantôt dans la cour de la ferme en évoquant sa famille, dans une autre ferme d'un autre pays, et pour le gamin de seize ans à peine qu'avant-hier le commis avait collé sur la balance histoire voit combien il pesait. Quarante kilos, capote comprise. Un gamin dans un uniforme d'homme. Les moins gros n'étaient pas nécessairement les moins pires. On aurait pu faire la liste des jeunes et des vieux, des salauds et des paumés, des héros, des collabos et des autres, mais il n'y avait plus que des hommes quand hurlaient les sirènes, des hommes la peur au ventre et l'espérance au cœur.

Il y avait aussi, ce soir-là dans la tranchée, deux enfants d'une dizaine d'années, le frère et la sœur, l'un contre l'autre sous une même couverture, et qui se cachaient la tête à chaque cri des sirènes dans la nuit. Ils pleuraient. Ni la main de la mère serrant leurs deux mains dans la sienne, ni la main du père caressant doucement leur front ne parvenaient à les calmer.

— Il ne faut pas pleurer, dit alors un homme en roulant entre ses gros doigts une cigarette de mauvais tabac. Dites-vous que ce n'est que la bête à Jeannette qui vèle.

On le regarda d'un air interrogateur. Les enfants le connaissaient un peu, surtout ses énormes mains qu'il agitait au soir en rentrant de ses coupes de bois en forêt. " Des copeaux ! des copeaux grands comme des assiettes !" disait alors le bûcheron en riant pour expliquer comme il avait travaillé dur.

— La bête à Jeannette, soupira un homme dans le noir, tu la vois plus souvent qu'à ton tour, toi !

Les autres étouffèrent leurs rires en évoquant la figure légendaire de la bête que les ivrognes inventent sur leur chemin pour expliquer leur retard à la maison quand ils se sont trop attardés au café.

— Ce n'est pas de celle-là que je veux parler, reprit l'homme sans se fâcher, celle-là n'intéresse pas les enfants. Je parle de la vache à la Jeannette du marais, celle à qui on doit le rocher.

Tous ceux du pays connaissaient le Rocher où, dit-on, se pratiquaient des sacrifices humains au temps des druides, où l'on avait dressé la statue du Saint-Michel

terrassant le dragon au temps du Chemin des Dames, et la Croix de la Mission entre les deux guerres. Pour la vache, personne n'en savait rien.

— C'est un rocher magique, continua l'homme en mouillant de ses lèvres le papier de sa cigarette. Et c'est une drôle vache qui l'a découvert.

—Des bêtises, siffla une voix dans le noir.

— Raconte, demandèrent les enfants en sortant leurs deux têtes intriguées de sous la couverture.

Les sirènes s'étaient tues. On entendit au loin des explosions, des grondements d'orage, puis le silence plus inquiétant que le vacarme.

— Racontez, s'il vous plaît, demanda la mère au bûcheron. Pour les enfants.

L'homme alluma sa cigarette.

En ce temps-là, il y a bien longtemps, commença-t-il, vivaient au bord de l'Isac, dans une loge aux planches mal jointées et au toit de jeannaille, une femme et sa vache. Dans ce pays où les noms des gens se confondent avec les noms des hameaux et que quelques familles organisées en "fréries" se partageaient, on ne savait d'elle que son prénom. Elle se nommait Jeannette. On disait qu'elle était née quelque part dans le marais de parents oubliés en un lieu inconnu mais qui était à l'exacte frontière de Séverac et de Fégréac, de sorte que personne n'aurait su dire si elle était de l'un ou de l'autre bord. Sa vache était une pauvre bête chétive et malingre, bancale du derrière comme du devant, à l'œil apeuré et aux cornes tordues dont un maquignon fin saoul n'aurait pas donné cent francs au marché de Pontchâteau. C'est à peine si l'on pouvait donner le nom

de vache à ce sac d'os enveloppé de cuir terne et pelé, et sous lequel ballottait un pis sec à qui le lait était plus étranger qu'au pire ivrogne du canton. On l'appelait la bête, par charité, pour ne pas dire la carne, la bête à Jeannette. On les croisait parfois toutes les deux, Jeannette et sa bête; au bas de Malagué ou de l'Aunay, sur les marais de Casso, de Pont Miny ou du Gué. Quand ceux qui menaient les vaches grasses du château de la Cour les apercevaient dans la pâture, ils leur lançaient des pierres en riant et en criant : " Fégréaquin, quatre à quatre dans ton bassin !" Si d'aventure elles tombaient sur une bande de Fégréac, sur l'autre bord de la rivière, c'était la même musique et presque les mêmes paroles : " Séveraquine, quatre à quatre dans ta bassine !" Et ils leur lançaient des pierres de toutes leurs forces de l'autre côté de l'Isac et du Canal. Alors, Jeannette baissait la tête et sa bête les cornes, sans se plaindre ni maudire. Jamais Jeannette et sa bête ne se plaignaient. A qui se seraient-elle plaint, puisque personne, jamais ne leur adressait la parole ?

Elles vivaient de peu. Jeannette se contentait souvent d'une galette bouillie de blé noir et trempait sa soupe à l'occasion. Mais les autres, ceux de Séverac comme ceux de Fégréac en avaient-ils bien davantage ? Dès que l'eau d'hiver avait regagné le lit de la rivière, les marais faisaient de belles pâtures où rien ne manquait à la bête d'avril au début novembre. C'était alors des explosions de lumière dans les flaques et des palanquées de fleurs dans les fossés. Le soleil qui se moque des frontières réchauffait la femme et la vache sans se préoccuper de savoir si elles étaient de ce bord-ci ou de ce bord-là, et c'était assez de douceur à toutes les deux pour se dire qu'il était doux de vivre sur cette terre, assez de souvenirs pour affronter l'hiver qui ne manquait jamais de

revenir. A chaque printemps, Jeannette soupirait qu'il serait bon d'avoir un homme à ses côtés, et la bête couvait de langoureuses œillades le taureau du château que des gars costauds menaient en pâture aux beaux jours. Si les plus savants spécialistes de la vie des animaux se disputent pour savoir s'il y a de l'amour entre les bêtes à cornes, aucun d'eux ne saurait prétendre qu'il n'y a pas de désir. Il semble même que la force de ce désir n'ait que peu de choses à voir avec la beauté que les maquignons attribuent aux vaches et aux taureaux. C'est de là que vint le grand malheur. C'est de là aussi que vint le grand bonheur, tant il est vrai, dans le monde des contes comme dans le nôtre, que l'un ne va jamais sans l'autre.

Un roulement sourd de tonnerre interrompit le conteur. On aurait dit que l'orage grondait sous la terre. Une colonne de véhicules labourait la route à quelques dizaines de mètres de l'abri. Des hommes à pieds, encombrés de sacs et d'armes couraient à côté des camions dans la lueur des phares. On entendit des cris, des ordres et des appels dans la langue étrangère trop familière au pays.

— Ils s'en vont ? demanda une femme avec espoir.

Personne n'osa lui répondre. Silence. Ce n'était certainement pas le moment de mettre le nez dehors.

— C'était quoi le grand malheur ? demanda le garçon.

— C'était quoi le grand bonheur ? demanda sa sœur.

— Je ne vois vraiment pas le rapport entre ton histoire et les sirènes, siffla dans le noir l'homme qui se méfiait des contes.

Le conteur se contenta d'esquisser un sourire et reprit son récit.

Cet hiver-là avait été si mouillé que l'eau des marais était montée jusqu'à la Doué. Cet hiver-là avait été si doux aussi qu'on vit à la mi-janvier des fleurs aux forsythias et des boutons aux jonquilles dans les bois de l'étang du Chesnin. Les passereaux se poursuivaient dans les haies avec des gazouillis de printemps deux mois avant la date prévue par l'almanach. Cet hiver-là, sur le marais mouillé, en souvenir du taureau du château, la bête à Jeannette vêla. Elle commença à gémir à la tombée du jour. Quand vint minuit, le moment d'en finir, elle poussa un mugissement si long, si profond, si sonore qu'on l'entendit jusqu'à Saint-Gildas, Redon et dans tout le canton. C'était un cri de bête douloureux et heureux à la fois, un cri qui mit l'espérance et la terreur au cœur de tous ceux qui l'entendirent, comme les sirènes qui annoncent à la fois la mort et la délivrance.

Fort à propos, les sirènes se remirent en branle, plus lointaine cette fois, probablement de Saint-Nazaire, annonçant la fin de l'alerte. Les deux enfants les écoutèrent en souriant.

— C'est fini ? demanda la fille.

— L'alerte, oui. Mais mon histoire ne l'est pas tout à fait, répondit le conteur.

Les hommes et les femmes se levaient et sortaient un à un de la terre pour regagner leurs lits et prendre un reste de sommeil. Comme les enfants insistaient pour

entendre la suite de l'histoire, prétextant qu'ils ne sauraient s'endormir à présent sans en connaître la fin, la mère accepta que le bûcheron monte quelques instant dans la chambre.

— Le petit veau était né ? demanda la fille en remontant l'édredon sous son menton. Il était beau ?

Le petit veau était né, confirma l'homme. Et il était beau... Hélas, passé le premier moment de joie, Jeannette et sa bête comprirent que le pauvre risquait de ne pas vivre bien longtemps. Un veau d'hiver, ce n'est pas une petite affaire dans une ferme aux greniers pleins. Pensez alors dans le marais, en plein mois de janvier, sans fourrage et sans paille. D'autant que la grande lune blanche qui s'était levée dans le ciel clair annonçait le retour du froid, jamais bien loin en cette saison. Le petit s'agita, rampa, chercha le pis de sa mère. Il le trouva si sec qu'un chaton n'y aurait pas eu son compte. Jeannette prit alors son sac et son bâton. Elle se mit en route dans la nuit à la recherche d'un peu de paille, d'un peu de lait ou d'un peu d'aide pour venir au secours du nouveau né. La bête lécha et relécha son petit pour le réchauffer. Au bout d'une paire d'heures, voyant qu'elle n'y parviendrait pas et que Jeannette ne revenait pas, elle décida à son tour d'aller chercher de l'aide.

Elle remonta le chemin jusqu'au Chêne, par la pierre de Saint Nervin où elle frotta ses cornes, passa la Normandais et arriva devant Madoux. Le hameau était construit tout en rond autour d'un grand champ où elle n'osa pénétrer. Il était occupé par des gens au visage et aux membres déformés par une terrible maladie qu'on appelle la lèpre, et qui est si contagieuse que ceux qui en étaient atteint devaient se tenir

à l'écart du monde. Certains perdaient leurs doigts, d'autres leur nez, d'autres leurs oreilles. La bête pensa que ces hommes-là étaient encore plus mal en point qu'elle et elle continua son chemin. Près du château dont les étable de la ferme tenaient au chaud les plus belles bêtes de la région, on lui lâcha les chiens dans les jarrets. Elle s'enfuit dans les landes et dans les près, cherchant son chemin toujours plus haut, car elle imaginait que plus elle s'élèverait au-dessus des marais, plus elle aurait de chances de trouver une pâture d'hiver. C'est ainsi qu'elle parvint au matin au rocher qu'on appelle aujourd'hui le Rocher de la Vache.

Le soleil se levait à peine, un beau soleil de janvier, clair et froid, qui illuminait les cimes des sapins et descendait doucement jusqu'à raser le sol où poussait une herbe verte, grasse et tendre comme jamais de mémoire de vache on avait osé en rêver. L'herbe dessinait un rond parfait tout autour de l'énorme rocher comme une mer d'algue autour d'une île. La bête commença à brouter. Dieu que c'était bon ! Des saveurs de blé vert, de maïs, de sarrasin noir et de choux avec des pointes d'anis, d'absinthe et de badiane. Quand elle eut achevé le tour du rocher, elle se rendit compte que l'herbe avait repoussé là où elle était passée. Elle fit ainsi un second tour, puis un troisième, et encore un autre. Plus elle broutait, et plus il y avait à manger. Il lui semblait que la nourriture, aussitôt absorbée, se transformait en lait dans son pis, en viande sur ses os. Quand le soleil marqua midi à l'ombre du fuseau de Berthe, que la fée Morgan a fait tomber là en se rendant à Carnac, elle était devenue une magnifique vache laitière digne des concours des plus prestigieux comices agricoles. Elle ne douta pas un instant que la fée Morgan

eût planté là, en même temps que le fuseau de Berthe, une semence magique pour nourrir son petit. Le temps était venu de redescendre dans les marais...

Le frère et la sœur avaient fermé les yeux, côte à côte dans le lit, apaisés. La femme posa sa main sur l'épaule du bûcheron et l'invita à quitter la chambre sur la pointe des pieds. Le jour se levait. Le village paraissait étrangement calme. Il faisait beau comme au Rocher.

— Cette fois, je crois bien qu'ils sont partis, dit la femme.

— Ils sont partis, approuva l'homme. Pour nous aussi, c'est la libération.

— La délivrance, dit la femme.

Elle lui proposa un bol de café dans la cuisine. Il lui restait une question.

— Et Jeannette, demanda-t-elle, qu'est-elle devenue ? Il faut que je sache pour le raconter aux enfants quand ils se réveilleront.

— Quand ils se réveilleront, ce sera la paix, dit l'homme. Et i acheva son conte.

Jeannette avait marché jusqu'à la ville. Elle en revint avec un homme qui avait accepté de l'aider. C'était un gars qui travaillait à la construction des navires. Il était habile de ses mains et eut tôt fait de transformer la loge de la femme en une vraie maison où il s'installa avec elle. Le veau fut sauvé, d'autres vinrent l'année suivante, et le troupeau s'augmenta. Chaque matin, l'homme partait aux chantiers, tandis que Jeannette menaient ses bêtes paître du côté du Rocher. Ils furent heureux de peu, protégés du luxe et de la misère. C'est depuis ce temps-là qu'au pays de Séverac se mélangent les ouvriers

et les paysans, depuis ce temps-là que les gens d'ici aiment à se retrouver au Rocher à la Vache pour y faire la fête. Ils y chantent les cantiques pour remercier le ciel et y exposent les plus beaux fruits et les plus beaux légumes de leurs jardins en souvenir de la fée Morgan et de ses plantations magiques. Ils y mangent ensemble pour le plaisir d'être ensemble, ceux de Séverac et ceux de Fégréac. C'est depuis ce temps-là.

L'homme se tut et vida son bol.

— Elle est vraie, votre histoire, ou vous l'avez inventée ? demanda la femme.

— L'important est qu'elle vous ait plu, fit l'homme en haussant les épaules. On n'invente jamais rien qui ne soit un peu vrai. Vous verrez que demain on fera de contes avec nos souvenirs du temps de la Poche. L'histoire nous aide à comprendre. Les légendes nous aident à vivre.

© Dominique Lemaire 1999